PQ
1701
.M5
1896

Georges Meunier

UN POETE BEAUCERON MATHURIN REGNIER

U d'/of OTTAWA
39003002534146

UN POÈTE BEAUCERON

MATHURIN RÉGNIER

(1573-1613)

PAR

GEORGES MEUNIER

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

CHARTRES
IMPRIMERIE GARNIER

1896

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

UN POÈTE BEAUCERON

MATHURIN RÉGNIER

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mathurinrgnier00meun

MATHURIN RÉGNIER

UN POÈTE BEAUCERON

MATHURIN RÉGNIER

(1573-1613)

PAR

GEORGES MEUNIER

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

CHARTRES
IMPRIMERIE GARNIER

1896

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

A MON AMI

LE DOCTEUR FERNAND LESIMPLE

Souvenir de bonne Camaraderie

et de constante affection

G. M.

Un Poète Beauceron

MATHURIN RÉGNIER

(1573-1613)

L'HOMME

Le 21 décembre 1573 naissait à Chartres Mathurin Régnier, le plus original, le plus mordant et le plus libre des satiriques français. Il appartenait à une bonne famille de bourgeoisie, bien qu'on ait prétendu, depuis, qu'il était fils d'un tenancier de *tripot*, parce que son père avait fait bâtir, pour utiliser de vieux matériaux, un jeu de paume surnommé le *tripot Régnier*.

Par sa mère, Régnier était neveu du poète Philippe Desportes, abbé de Tiron. Son père, rêvant pour lui la fortune de l'abbé, résolut de le faire entrer dans l'Église ; il le fit tonsurer en 1582, à neuf ans, ce qui lui permit d'obtenir, quelques an-

nées après, un canonicat de la cathédrale de Chartres. Il est certain toutefois que Régnier, bien que tonsuré, n'entra jamais dans les ordres, et qu'il se borna à en recueillir les bénéfices.

« La tradition à Chartres, dit Brossette, est que Régnier, dès sa première jeunesse, marqua son inclination à la satire. Les vers qu'il faisait contre divers particuliers obligèrent son père à l'en châtier plus d'une fois (1) en lui recommandant de ne point écrire, ou du moins d'imiter son oncle, et de fuir la médisance. » Son père, paraît-il, aurait même cherché à le détourner de la poésie. Mais le jeune homme comprit que, pour avoir la protection de Desportes et pour recueillir au moins ses bénéfices, il devait s'adonner à la culture des lettres avec plus d'ardeur que jamais. Son ambition, d'ailleurs, toute modeste qu'elle fut, était nette et précise.

Un simple bénéfice et quelque peu de nom.

Mais ni l'un ni l'autre ne lui venaient dans sa ville natale.

Il résolut alors de *changer son humeur*, et d'aller chercher fortune au dehors. A vingt ans donc (2), *affolé par la pauvreté*, il se fit attacher au service du cardinal de Joyeuse, protecteur des affaires de France à Rome, et qui partait en Italie. Il y passa

(1) Et bien que jeune enfant mon père me tansast
Et de verges souvent mes chansons menassat.
(*Sat*, IV, V. 62).

(2) D'autres disent à quatorze ans, en 158[illegible].

huit années, pendant lesquelles il sut se concilier d'illustres sympathies, mais qui furent perdues pour l'amélioration de sa fortune : son goût très vif pour le plaisir l'entraîna, en effet, à de folles dissipations. De plus, le cardinal de Joyeuse, indisposé contre lui, peut-être à cause des désordres de sa conduite, semble s'être fort peu préoccupé du bien-être de son secrétaire qui, s'il faut l'en croire lui-même, vivait à Rome dans un état voisin de la misère :

..... Si jeune, abandonnant la France,
J'allai, vif de courage et tout chaud d'espérance,
En la cour d'un prélat qu'avec mille dangers
J'ay suivy, courtisan, aux pays estrangers;
J'ay changé mon humeur, altéré ma nature,
J'ai bu chaud, mangé froid, j'ay couché sur la dure,
Je l'ay, sans le quitter, à toute heure suivy;
Donnant ma liberté, je me suis asservy,
N'ayant d'autre intérêt, de dix ans jà passez,
Sinon que sans regret je les ay despensez.

Il revint alors en France, mais il n'y fit qu'un court séjour (1). Il repartit bientôt pour Rome, à la suite de Philippe de Béthune, ambassadeur de Henri IV près du Saint-Siège. Deux ans après, il était de retour à Paris, mais sans avoir encore avancé ses affaires.

Cependant, en 1606, à la mort de Desportes, il trouva, suivant sa propre expression, la *pie au nid*.

(1) On a soutenu aussi, d'après certains proverbes espagnols traduits par lui, que Régnier séjourna en Espagne, à la suite du cardinal de Joyeuse.

Le marquis de Cœuvres, gendre de Philippe de Béthune, lui fit obtenir une pension de deux mille livres sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay, qu'avait possédée son oncle défunt. Tallemant parle même, bien que le fait soit fort douteux, d'une autre abbaye de 5,000 livres de rente, que lui aurait fait donner le maréchal d'Estrées. Enfin, en 1609, il prit possession du canonicat de la Cathédrale de Chartres, qui lui avait été dévolu dans sa première jeunesse.

Dès lors, protégé du roi, honoré des grands, assuré contre l'infortune, il pouvait se laisser aller doucement

A la bonne loy naturelle

et réaliser enfin son rêve de

Dormir dedans un lit la grasse matinée.

Mais cette période fut aussi la plus féconde de sa vie; c'est alors, en effet, qu'il publia ses premières satires, dont le succès fut considérable. Un contemporain, l'Estoile (1), en déclare même le recueil « un des bons livres de ce temps. »

Malheureusement, Régnier ne sut pas maîtriser ses passions ni apaiser dans son existence cette fougue de tempérament qui fait la puissance et l'originalité de son œuvre. Les dérèglements de sa vie amenèrent sa fin prématurée. « Il mourut à Rouen,

(1) L'Estoile, *Registre-Journal*, édit. Champollion, t. II, p. 191 15 janvier 1609).

le 22 octobre 1613, en l'hôtellerie de l'*Écu d'Orléans*,» au cours d'un voyage en cette ville. « Ses entrailles furent portées en l'église paroissiale de Sainte-Marie de Rouen, et son corps, ayant été mis dans un cercueil de plomb, fut transporté à l'abbaye de Royaumont, lieu qu'il aimait beaucoup, et où il voulut être enterré (1). » Régnier disparaissait à quarante ans, à l'apogée de son talent, laissant une œuvre vigoureuse, à laquelle il n'a manqué pour être parfaite que ces retouches dont l'auteur l'aurait certainement fortifiée, si l'âge du calme et de l'apaisement était venu pour lui.

SON TEMPÉRAMENT

Mathurin Régnier est né dans un pays de traditions gauloises et populaires, en pleine Beauce. Rudes y sont les saisons, et les températures sont extrêmes sur ce plateau de terres franches et grasses, qu'on appelait jadis *le grenier de la France* : l'été, un soleil ardent s'appesantit sur l'étendue des vastes plaines où moutonne à perte de vue la vague des blés jaunis; les rivières et les sources sont rares, plus rares encore les bouquets de bois, dont les taches intermittentes marquent les oasis de ce désert fertile; seule, l'ombre gigantesque de la cathédrale de Chartres se détache à plusieurs lieues sur l'immensité des champs de blé. L'hiver, un vent âpre et

(1) Brossette.

mordant souffle sur ce plateau dépouillé de ses récoltes ; une bise glaciale pénètre dans les rues de la vieille cité chartraine, y fait tourbillonner sur les places publiques la poussière ou la neige. Son souffle ne rappelle en rien le vent qui vient de la mer, dont il n'a ni la tiédeur, ni les puissants déchaînements. Non, mais c'est un souffle irritant, qui prend l'homme au visage, s'insinue en lui, lentement, douloureusement, avivant ses nerfs jusqu'à l'impatience, fouettant ses passions jusqu'à l'exaspération.

Régnier fut donc ce que le sol natal l'avait fait : un tempérament gaulois, un esprit mordant, un passionné dont les ardeurs ne connurent pas de frein.

Ce qu'il aime avant tout, c'est la nature, c'est le bon sens, et par là il est un des représentants les mieux établis de l'esprit français, entre Montaigne et Molière. Il tient même, de plus près qu'on ne le pense ordinairement, à l'un et à l'autre. Comme Montaigne, il ferait volontiers « de ce grand monde » le livre dans lequel on doit apprendre toutes choses :

> Sçais-tu, pour sçavoir bien, ce qu'il nous faut sçavoir,
> C'est s'affiner le goût, de cognoistre et de voir,
> Apprendre dans le monde et lire dans la vie
> D'autres secrets plus fins que de philosophie...

Et pour montrer que, lui aussi, préfère une tête bien faite à une tête bien pleine, il a soin d'ajouter :

> ... qu'avecq' la science il faut un bon esprit.

Il a, de plus, le scepticisme aimable et enjoué de Montaigne : sa curiosité naturelle le porte, tout comme un autre, à sonder les grands problèmes ; mais il n'a pas plus le désir que la prétention de s'y attarder :

Or, ignorant de tout, de tout je me veux rire.

Comme Molière, c'est un observateur profond et pénétrant des ridicules et des vices, dont il excelle à démasquer la laideur. A ce titre, « son poète, son pédant, son fat, son docteur, comme l'a fait remarquer Sainte-Beuve, ont trop de saillie pour s'oublier jamais une fois connus. La fameuse Macette, qui est la petite-fille de Pathelin et l'aïeule de Tartufe, montre jusqu'où le génie de Régnier eût pu atteindre, sans sa fin prématurée. Dans ce chef-d'œuvre, d'une ironie amère, d'une vertueuse indignation, les plus hautes qualités de poésie ressortent du cadre étroit et des circonstances les plus minutieusement décrites de la vie réelle. »

Ajoutons que ce grand rieur nous dit quelque part qu'il est *mélancolique*, que sa façon est *rustique*, et qu'il n'a pas même *l'esprit d'être méchant*. Espère-t-il donc par cette déclaration nous faire excuser le relâchement de sa morale ? Il n'y paraît guère, car s'il est parfois cynique, il n'en a nulle conscience, et c'est là précisément ce qui l'absout. Nourri de Villon et de Rabelais, qui furent ses premiers maîtres, il n'a pas conçu d'idéal plus grand que leur franchise souvent rude et brutale. Il a suivi natu-

rellement le premier au cabaret de la *Pomme de Pin*, et s'est installé avec le second à l'abbaye de Thélème, où il a compromis sa muse sans songer à mal. Il a péché en somme par oubli plutôt que par calcul, et cette naïveté seule est la révélation d'un caractère. Ajoutez qu'il ne brave jamais l'honnêteté; il l'ignore seulement, et la faute en est bien un peu à son siècle, dont la moralité est fort contestable : on ne revient pas à l'adoration de la nature sans lui sacrifier quelque peu les convenances. Mais ce relâchement n'est pas seulement dans les mœurs; il est partout dans les écrits du temps. Les écrivains en tous genres semblent s'accorder avec Régnier pour

Sçavoir que le bon vin ne peut être sans lie...

Régnier, d'ailleurs, a senti la pente dangereuse sur laquelle il glissait, et avec sa sincérité ordinaire, il n'a pas craint de nous faire les aveux les plus sincères, mais qui par leur franchise même attestent une fois de plus son inconscience du mal. Il se déclare donc coupable, mais, par une déplorable faiblesse de caractère, il affirme aussi qu'il est impénitent et incapable de mettre fin aux désordres de sa vie. Sans doute, il a parfois de fugitifs accents de repentir, mais ne sont-ils pas les cris d'angoisse d'un malade mortellement atteint, plutôt que les larmes d'un cœur résolu à guérir?

Aussi, quelque sévérité que mérite la faiblesse morale de Régnier, on peut lui pardonner beaucoup,

parce qu'il a eu au plus haut point trois qualités qu'on trouve rarement réunies dans le même homme: la fierté, l'indépendance et la franchise du caractère.

L'INSPIRATION CHEZ RÉGNIER

Il y a dans Régnier un moraliste, un satirique et un peintre qui se confondent: et cependant, à de certains moments, on pourrait dire qu'il est un moraliste plus encore qu'un auteur de satires. Il ne s'attaque pas, comme le fera plus tard Boileau, à des hommes de son temps, à des personnages vivants. Son inspiration est plus générale, car ce sont des caractères généraux, des *types* qu'il met en scène. Son *Fâcheux*, son *Pédant*, son *Usurier*, son *Bavard*, son *Hypocrite*, n'appartiennent pas plus au XVI^e^ siècle qu'à tout autre, en apparence, du moins. Régnier lui-même a voulu qu'il en fût ainsi. Il vit en effet à une époque où l'on a cessé toute polémique violente. C'est le temps de Henri IV; les esprits sont pacifiés, on a soif de calme et d'apaisement. Un retardataire comme d'Aubigné aura seul l'audace de ces attaques personnelles auxquelles tous ont renoncé.

A vrai dire, en effet, si Régnier avait brûlé de flageller les vices de ses contemporains, il eût produit au jour ses satires plus tôt qu'il ne l'a fait. Or, la première qu'il jugea digne de la publicité fut composée quand il avait près de trente ans. Jusque-

là, cédant à ce qu'il appelait son *ver-coquin*, il s'était constamment adonné à la poésie; mais il s'était bien gardé de rien faire paraître, tant qu'il ne s'était pas senti maître de sa plume et de son inspiration.

Il voulait, en effet, faire de la satire à la façon antique, en imitant Horace et Juvénal. Mais là ne se bornait pas son ambition. Nos vieux auteurs lui étaient familiers. Ce Beauceron, dans lequel continuait à vivre le vieil esprit bourgeois de Villon et de Jean de Meung, avait savouré l'inspiration délicate ou grossière de nos fabliaux populaires, comme il avait, malgré sa paresse, goûté les finesses de Marot et la sève enivrante de Rabelais. Songez, en outre, que douze années de séjour à Rome l'avaient mis en contact avec les auteurs italiens, et que s'il échappa à l'influence mièvre du *Pétrarquisme*, il se porta d'instinct vers les burlesques comme le Berni et le Caporali auxquels il a su emprunter tant de traits étincelants. Régnier a donc combiné l'inspiration gauloise avec l'esprit bourgeois, l'imitation des anciens et celle des Italiens modernes, et son talent naturel est devenu d'autant plus vigoureux et plus robuste, qu'il était fortifié par tant d'influences diverses.

Ainsi, grâce à cette imitation originale qui lui a permis de peindre les vices et les ridicules de tous les pays et de tous les temps, Régnier a inauguré en France la littérature impersonnelle : il ne cherche point à se peindre lui-même, ou plutôt, quand il

exprime ses sentiments et son âme dans des *stances*, des *odes*, des *élégies* et des *sonnets*, il ne s'attarde jamais. Ces menues fleurs de la poésie ne l'attirent pas, ou du moins ne le retiennent guère. Sa véritable passion, c'est la satire, et il y revient sans cesse, parce qu'il n'a jamais écouté que sa libre fantaisie. Il ne l'aime pas, certes, parce qu'elle permet à la malice, voire même à la méchanceté, de se donner libre cours : ses accents d'indignation généreuse démentent, à cet égard, ce que sembleraient prouver les invectives de la satire IX contre Malherbe et ses amis. D'ailleurs Régnier nous a dit lui-même ce que ses contemporains pensaient de son caractère :

> Et le surnom de bon me va-t-on reprochant
> D'autant que je n'ay pas l'esprit d'estre meschant.

C'est donc pour une toute autre raison que Régnier s'est porté vers la satire avec tant d'ardeur et de passion véritable. Nous avons indiqué qu'il n'avait jamais eu l'intention d'être le censeur des mœurs de son temps, et, qu'en apparence, il avait toujours peint des types généraux. Mais en examinant son œuvre de près, on s'aperçoit qu'il a en réalité moins que tout autre échappé à la loi commune aux observateurs de tous les âges. Ses satires sont une galerie vivante de parisiens du XVI^e^ siècle, et ses personnages ne sont si parfaits que parce qu'il les a vus de près. Si Régnier fut un grand satirique, c'est parce qu'il fut un grand peintre de mœurs.

REGNIER PEINTRE DE MŒURS

Toute son originalité est donc dans la peinture des mœurs et surtout de celles qu'il a sous les yeux. En dehors de là, il n'invente rien, ne crée rien; ses idées sont vagues et banales. Mais il a l'avantage d'avoir vu le monde de bonne heure, de s'être heurté aux hommes, depuis les courtisans jusqu'aux gens du peuple. Une vision nette et précise est restée dans son esprit de ce Paris où l'on voyait, à la fin du XVI^e^ siècle, la politesse castillane couvrir la grossièreté des mœurs. Toutes les classes de la société défilent donc dans ses *Satires* avec une puissance de relief, une vie intense et débordante : ce sont les petits maîtres, *les marjollets*, comme Regnier les appelle, ces « mignons du siècle, » qui croient tout permis :

Pourvu qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand pannache,
Qu'on parle baragouyn et qu'on suive le vent...

Ce sont les médecins qu'on voit « vendre leur caquet » :

Ou bien tastant le poulx, le ventre et la poitrine
..... former une ordonnance
D'un *réchape s'il peut*, puis d'une révérence,
Contrefaire l'honneste et quand viendrait au point
Dire en serrant la main : « Dame il n'en fallait point. »

Ce sont encore les pedants qui traversent cette galerie vivante, « marchant *pedetentim* », les poètes crottes et toujours affames qui

... sans souliers, ceinture, ny cordon
L'œil farouche et trouble, l'esprit a l'abandon,
Vous viennent accoster, comme personnes yvres

Que de silhouettes se détachent ainsi, claires et vives, au point de donner, rien que par un trait physique, bien observé et bien rendu, l'impression d'un détail moral ! Boileau, qui s'y connaissait, a parfaitement compris que Régnier avait au plus haut point l'art de voir et de peindre lorsqu'il a écrit dans ses *Réflexions sur Longin* : « Le célèbre Régnier est le poète français qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu avant Molière les mœurs et les caractères de la nature humaine. » Aucun trait, aucune nuance de tempérament ou de profession n'a échappé, en effet, à son observation incisive et pénétrante. Cet esprit d'observation est si développé chez Régnier, qu'il le porte jusque dans les moindres détails extérieurs, jusque dans le pittoresque du cadre où s'agitent et grouillent ses personnages. Tantôt c'est un rude proverbe populaire qui lui monte aux lèvres, pour caractériser une physionomie difforme et bouffonne :

Ses yeux, bordés de rouge, esgarez, sembloient estre
L'un à Montmartre et l'autre au chasteau de Bicestre;

tantôt c'est une bruyante ono natopee rabelaisienne.

donnant la sensation vigoureuse d'une bataille entre conviés pris de vin et qui

S'en vinrent du parler à tic-tac, torche, lorgne.

Et ce n'est pas seulement par ses qualités de peintre de mœurs que Régnier est un satirique de premier ordre, c'est aussi par son inspiration vraiment dramatique : il excelle en effet à décomposer les éléments d'une scène, à en graduer les mouvements, projetant sur les uns une vive lumière, laissant les autres dans une ombre discrète. Comparez à cet égard le repas ridicule de Boileau et celui de Régnier : quelle verve fantaisiste et puissante, quel coloris éclatant chez le second quand on songe à la monotonie du premier ! Régnier seul, avec son talent très dramatique, pouvait peindre, en quelques vers expressifs et naturels, l'entrée du laquais

... Un gros valet d'estable,
Glorieux de porter les plats dessus la table,
D'un nez de majordome et qui nargue la faim,
Entra, serviette au bras et fricassée en main.

De même il atteint Molière, qui plus d'une fois se souviendra de lui, lorsqu'il peint la démarche affectée de *Macette*, cette aïeule de Tartufe,

Dont l'œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite,

et qui vient, sous des apparences vertueuses, glissant à petit bruit, pour ne point éveiller l'attention,

empoisonner les âmes de ses discours perfides et immoraux,

A pas lents et posés,
La parole modeste et les yeux composés.

De pareilles peintures, vivantes et colorées, font oublier certaines scènes que l'auteur étale sous nos yeux avec une complaisance trop grande qu'expliquent peut-être sans la justifier la liberté des mœurs de l'époque et le tempérament trop libre de l'auteur. Aussi ne peut-on que souscrire à ce jugement porté par Sainte-Beuve sur Régnier, poète satirique : « Une bouche de satyre aimant encore mieux rire que mordre ; de la rondeur, du bon sens, une malice exquise, par instants une amère éloquence, des récits enfumés de cuisine, de taverne et de mauvais lieu ; aux mains, en guise de lyre, quelque instrument bouffon, mais non criard ; en un mot, du laid et du grotesque à foison ; c'est ainsi qu'on peut se figurer, en gros, Mathurin Régnier. Placé à l'entrée de nos deux principaux siècles littéraires, il leur tourne le dos et regarde le XVI^e^, il y tend la main aux aïeux gaulois, à Montaigne, à Ronsard, à Rabelais. »

CONCLUSION

Regnier est, en un mot, un écrivain de *génie*, très personnel, très original, quoiqu'il emprunte beaucoup à tous, aux latins comme aux italiens, comme aux vieux auteurs français. Il sait l'art de

transformer ses emprunts, de les faire entrer dans la trame de ses pensées, de les convertir pour ainsi dire en sa propre substance.

Mais, nous l'avons vu, sa syntaxe est souvent obscure et confuse ; ses périodes sont mal construites et se développent avec peine : en cela il laisse voir son manque de travail, son mépris de la correction dès l'instant qu'il en doit coûter quelque chose à sa paresse et à son insouciance. Seulement Régnier a du génie, ce qui n'est pas donné à tous les grands écrivains, et c'est là ce qui lui assure l'immortalité littéraire. Par là, en effet, il trouve de verve et d'instinct ces mots bien frappés, qui surprennent et font image ; il éclaire toute une phrase d'une seule expression piquante ou vigoureuse ; il ajoute à ce qu'il appelait lui-même « la moisson de Ronsard » quelques gerbes sans lesquelles la récolte poétique du XVI^e^ siècle n'eût point été complète.

A ce trésor de poésie, chacun avait apporté sa part : Marot l'esprit, Ronsard la force, du Bellay la mélancolie, d'Aubigné la chaleur. Régnier apporta une qualité nouvelle sans laquelle il n'est pas d'inspiration heureuse : c'est la liberté, c'est la grâce naturelle qui va droit au cœur et l'enchante.

Le Beauceron qui sommeillait dans l'esprit de Mathurin Regnier n'a donc jamais perdu ses droits, à travers toutes les aventures de sa vie. Par sa franchise et sa brusquerie d'allures, par son mépris des préjugés et des délicatesses mondaines, il sent une forte odeur de terroir, quelque chose comme

l'acreté vigoureuse des sillons de Beauce, après les labours d'automne. C'est une âme saine et bien trempée, dont le contact ne saurait être que salutaire, dans une époque comme la nôtre, où les caractères s'abaissent et s'amollissent. Aussi ne serait-ce que justice d'élever à ce joyeux frère de Rabelais une statue dans sa ville natale, car il est bien un des *nôtres* et nous pouvons le revendiquer fièrement. Cette image de bronze ou de marbre serait comme un défi jeté à toutes les hypocrisies, à toutes les sottises, à toutes les platitudes que le bon Regnier a flagellées : elle attesterait que parmi nous du moins survit le culte de ces fortes vertus qu'on nomme indépendance d'esprit et simplicité ; ces vertus feraient école peut-être, et l'on pourrait dire que dans la terre de Beauce a germé une fois de plus la moisson réparatrice (1).

GEORGES MEUNIER

(1) Voir du même auteur la *Poésie de la Renaissance*, 1 vol. in-12, Delalain frères, édit., Paris.

Universitäts
BIBLIOTHEK
Ottavienses

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

CE PQ 1701
.M5 1896
COO MEUNIER, GEO MATHURIN REG
ACC# 1215925